

Jeanne
HOFFSTETTER

PIERRE CLÉMENTI

roman

Pierre Clémenti

Jeanne Hoffstetter

Pierre Clémenti

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2006*

Extrait de la publication

*À toi Pierre
et à tous ceux qui t'aimaient*

Préambule

« Savoir où sont ses préférences, au lieu de répondre humblement "Amen" à tout ce que l'univers entier assure que l'on doit préférer, c'est garder son âme en vie. »

Stevenson, *An Inland Voyage*, chap. III

On me dit que la messe fut belle. Toi qui aimais tant le parfum des églises, tu étais là, gisant au royaume des anges. Là même où, intrépide enfant de chœur, tu buvais le vin du curé.

Quelqu'un me dit encore que ta famille, tes amis ressurgis du passé, et puis les autres, les fidèles, tes compagnons de galère, poètes de bitume et traîne-savates, quelqu'un me dit que tous étaient venus, incrédules, tristes, curieux... Balthazar, ton fils aîné, évoqua la musique d'Urban Sax, superbe, joyeuse, troublante en ces lieux où s'achevait ta joute avec le monde. Il y a longtemps, dans les années soixante-dix, me rapporta Gilbert Artman, le chef de file du groupe, il n'était pas rare que tu arrives impromptu entre deux tournages, heureux de mêler tes notes à celles de tes amis. « C'était bouleversant sans être triste »,

me dit quelqu'un d'autre à propos de cette cérémonie. Un bel hommage. Tu aimais la musique, toutes les musiques, tu jouais du saxo, de la guitare, de la scie musicale et de l'harmonica, mais que n'as-tu pas fait, Pierre ? En écoutant Balthazar — l'esprit parfois s'évade d'étrange façon —, j'eus soudain sous les yeux cette image surgie de l'enfance, tu sais, celle du joueur de flûte marchant tranquillement vers la rivière, suivi d'un cortège de rats envoûtés courant sans le savoir à leur perte. Vaincus, comme les rongeurs de Hamelin, tes mystérieux démons t'abandonnaient-ils enfin pour suivre ces joueurs de saxo ?

La mort n'était pas ma vie ! La mort m'oublierait peut-être, sans doute. Le soleil depuis ses origines illuminait les villes, embellissait ma vie.

Ces mots étaient les tiens, tu avais aussi le don de dire de si jolies choses... Mais la mort, loin de t'oublier, vint te chercher trop tôt sur les ailes d'un vent furieux brisant tout sur son passage. Troublante coïncidence. Alors, salut l'artiste ! Sans moi tes funérailles. J'étais à Trouville où nous nous apprêtions à passer le dernier réveillon du siècle, j'aurais pu prendre le train, mais ne le pris pas. Tout cela est si difficile à expliquer... Je crois tout simplement que je ne pouvais imaginer regarder cette prison de bois dont aucun jugement ne permettrait que l'on t'ouvrît un jour la porte, à toi dont la vie tout entière fut un hymne à la liberté. J'étais ton amie pourtant, mais tu comprendrais, je le savais. Claudia, ta compagne, m'annonça très vite la nouvelle et me convia à la soirée qui, le jour de tes obsèques, devait réunir tes amis proches. Tu aimais tant ces

atmosphères joyeuses que le temps ignorait ! « Tu es la bienvenue, Jeanne. » Sans beaucoup la connaître, j'avais toujours apprécié Claudia et je lui sus gré de m'appeler ce jour-là. Le téléphone a-t-il le pouvoir de rendre les choses à ce point irréelles ? Voyons... C'était à l'hôpital Cochin, il y avait peu de temps ma main gauche était bien là, prisonnière de la tienne, si maigre il est vrai. Nous regardions, silencieux, le siècle larguer ses oripeaux de lumière du haut de la tour Eiffel, à chaque jour le sien, drôle de strip-tease. Et un de moins, les jours ne passaient plus, ils filaient, décembre était devenu fou ! En bas, l'impatience grandissait, la fièvre montait. Mais ce compte à rebours pervers avait autre chose en tête que cet instant précis où le chiffre deux, suivi de trois zéros, botterait dans l'allégresse le cul d'une fin de siècle morose. Nous savions toi et moi ce que nos yeux fixaient. Doucement tu « quittais le bal et les buveurs de vin ». Toi qui aimais tant la fête, tu le savais : de celle qui allait bientôt embraser Paris tu ne verrais rien. Oh ! bien sûr tu donnais le change, tu avais parlé un jour d'une hypothétique greffe, alors, la *Chronique d'une mort retardée* pourrait continuer de s'écrire. Ton humour n'était jamais bien loin non plus. Mais ce jour-là, rompant le silence, ces mots murmurés : « Tu sais mon ange, je me demande quelle aurait été ma vie si j'avais eu un guide... » Jamais je n'oublierai ton regard à cet instant. Au bord de tes lèvres, des confidences qui n'attendaient qu'une oreille amicale, qui exigeaient le magnétophone, ne rencontrèrent que ma gêne. Moi qui étais censée écrire l'histoire de ta vie, moi qui depuis des mois traquais le détail, la révélation, moi que tu avais entraînée dans tes délires, moi qui n'avais de cesse de vouloir faire parler le silence, je me

levai. « Reviens demain, je t'attends, je veux te parler. Et apporte ta machine ! Ciao, bébé. » Un sourire, un dernier baiser soufflé du bout des doigts, trop gai, trop léger, une porte qui se referme, des pas qui s'éloignent, l'ascenseur, vite, taper le code secret du mobile, la rue, la vie tous bras ouverts à l'imbécile qui ne voulait voir ni comprendre le langage muet d'un regard qui s'épuisait. La peur, la crainte des larmes, le refus de profiter de ta fragilité, d'être cet oiseau de proie trop heureux de piller, preuve à l'appui, les derniers souffles de ta vie. Avec ou sans magnéto, je ne te revis plus. Je m'en veux aujourd'hui.

Nous avons toi et moi le plus beau des projets. L'idée m'en vint un jour, bien avant de te connaître. Pour quelle raison raconter la vie de Pierre Clémenti ? Va savoir ! Jamais je ne fus l'une de ces groupies accrochées à tes basques, comme j'en vis par la suite. Jamais non plus une victime innocente du charme diabolique qui émanait de ta personne. Je ne fus pas non plus l'une de tes compagnes pouvant arguer qu'elle connaissait ta vie pour l'avoir un temps partagée. Quant à l'intérêt passionné que j'aurais pu porter depuis toujours à ta carrière étrange, le revendiquer serait mentir. En fait, te concernant, tout m'intriguait. Il y avait tant à dire, me semblait-il, tant de portes à ouvrir. Cette présence unique, indéfinissable à l'écran, que tu fusses Christ, prince ou petite frappe, cette noblesse dans le geste, cette grandeur, cette façon aussi d'être là sans y être, ce « phrasé » de danseur qui traversait la vie sans avoir l'air d'y toucher. Comment comprendre que jamais tu ne fis cette carrière magnifique que ton talent et ta beauté te réservaient pourtant ? Une filmographie riche de soixante-treize films, des metteurs en scène prestigieux prompts à saluer des dons exceptionnels,

la scène aussi bien sûr, et quel quidam dans la rue connaît aujourd'hui ton nom ? D'où cela venait-il ? Comment comprendre qu'un jour, durant le festival du film américain de Deauville, alors que nous nous promenions sur les planches, deux jeunes Américaines se précipitèrent totalement excitées vers toi pour te dire le plaisir qu'elles avaient à te rencontrer, toi, Pierre Clémenti. Pour te demander aussi de leur écrire un petit mot. On te connaissait donc là-bas ? Quel était ce hasard enfin qui à plusieurs reprises durant des années avant même que je n'aie la moindre raison de t'approcher, ce hasard disais-je qui fit se rencontrer nos regards ici ou là ? Un célèbre club privé de Saint-Germain-des-Prés, une file de taxis avenue de Wagram, les marches du théâtre de la Colline, les Halles que pourtant je ne fréquentais guère... Qu'allais-je y faire ce jour-là... ? Troublant. Certains disent que le destin place sur notre chemin des signes qu'il est important de reconnaître et de suivre. « Il n'y a pas de hasard, mon ange, nous devons nous retrouver, c'est tout, car je me souviens de toi, je n'ai pas oublié ton visage. Je me souviens qu'il y a longtemps tu m'avais bouleversé, mais tu étais accompagnée et je ne pouvais pas te parler. Je ne pouvais rien t'offrir, et comme tout se fonde sur l'échange et le partage, j'ai disparu de ta vie », me confierais-tu bien plus tard. Curieuse manière d'évoquer une anecdote que je situerais à la fin des années soixante et dont je ne pouvais pas croire une seconde qu'elle te restait en mémoire. Tu seras pourtant le premier à l'évoquer, à situer le contexte, sans toutefois dire si c'était à tel endroit et à telle époque. Nous parlions de certains phénomènes étranges qui se produisent dans la vie et qu'il nous est donné de percevoir si nous possédons une sorte d'ultrasensi-

bilité, à moins qu'il ne s'agisse simplement d'attention. Tu semblais attacher une grande importance à ces choses-là. J'étais en effet accompagnée ce soir-là, lorsque je te vis arriver entouré de quelques célébrités. Le regard que nous échangeâmes me parut durer une éternité. Dois-je te préciser que parfois je crois rêver en parlant de nos conversations ? Pourtant, les rêves sont bien là, dans le tiroir du bureau. C'est étonnant, ces visions que tu avais, cette manière parfois dérangement de lire sur les visages, de traverser le miroir, de ressentir très fortement les choses. Tu semblais convaincu qu'au-dessus de nous des forces occultes nous faisaient signe. Sacré Pierre ! Du geste, du mot, du regard tu possédais pour tes amis l'art de la caresse, quand ce n'était celui de l'insulte et de la violence. Sacré Pierre qui ne désirait rien tant qu'être aimé de tous.

– Allô, Jeanne, c'est Pierre. Alors, tu le fais ce livre ? Partons à la campagne tu seras mieux pour écrire et je pourrai mieux te parler. Ça va être gratiné, tu sais !

Gratiné ce le fut. Jamais nous n'avons véritablement travaillé. Jamais interview sérieuse n'aura pu être menée de bout en bout, tu gardais une manière bien particulière de me livrer ta vie, de me faire comprendre tes souffrances passées, tes joies, en me disant : « Viens avec moi, je t'emmène. » Tu avais l'art, au milieu d'une conversation anodine, de me donner des indices, mine de rien, là où je ne les attendais pas. Pudique, et pervers par nature ou par jeu, provocateur, désespéré, joyeux, lumineux, possessif, exigeant, excessif, généreux, prince ou voyou, tendre, si tendre... tu étais tout cela. L'esprit et le corps sans cesse avec toi devaient être en éveil, tu ne concevais la vie autrement. Plus tard, de période d'excitation en période de

découragement, je tricotai et détricotai les mots que tu ne lirais pas. Je scrutai tes photos en quête de quelques brins de toi, dépouillai les journaux d'hier, lus des livres que je n'aurais jamais ouverts, sans cette idée qu'un jour je viendrais dans le petit cimetière de Soucy déposer près de toi ce récit. Je rencontrai ton frère Maurice, Balthazar puis André, Jean-Pierre, Bernard, Valérie, le père Roland, Fabienne, Joël, Arielle, Octavio, François-Marie, Dominique et tant d'autres... Boulimique, je les écoutais me parler de l'acteur, de l'homme, de l'ange ou du démon, de la beauté faite homme... D'un autre. J'écoutais jusqu'à n'en plus pouvoir entendre, n'y plus rien comprendre. Où étais-tu, toi, dans tous ces souvenirs qui ne m'appartenaient pas ? Trois ans déjà que ce cancer t'avait terrassé, j'étais là au milieu de ce fatras, perdue, dépassée, pas assez de distance pour être impartiale, trop de pudeur pour être honnête, mort tu allais bien finir par me bouffer !

– Tu sais, me disais-tu, j'ai des trous dans le cerveau, trop de drogues, trop d'alcool sans doute. Il faudrait que tu voies Bulle, que tu puisses rencontrer Philippe, Marc'O et Bernardo. Mais tu vas l'écrire, ce livre, j'ai confiance en toi et je sais qu'il sera beau. Je le désire du fond du cœur, du fond de ma vie. Et même, tu auras la chance que je meure avant cette œuvre. Oh ! je m'en vais doucement, sans chagrin... Ça ne sert plus à rien tout ça maintenant...

Alors, face aux difficultés de toutes sortes, je m'accrochai aux mots de Stevenson, à cette confiance que tu avais, à ce désir que tu manifestais, à ma propre conviction.

1

*Cirrhose. Six roses ? Merci docteur,
Je les offrirai à ma mère, elle s'appelle
Rose et elle aime les roses.*

Pierre Clémenti, juin 1993

La mère... Accueillante autant qu'il fallait pour plaire à ce fils bien-aimé. La mère, impénétrable et méfiante, dure, adorée. Il la portait en lui, la détestait, la vénérât à sa façon, il avait pour elle des tendresses d'enfant, déposait sur sa table des offrandes dérisoires.

– Mère ! Je suis heureux de te voir. Je suis venu avec une grande amie. Quelqu'un qui n'a pour moi aucune complaisance. Quelqu'un qui correspond à ma vie.

Mais la lune sitôt tournée du mauvais côté et le voilà l'accablant de reproches, allant jusqu'au tréfonds de son cœur chercher ce désespoir enfoui pour le lui envoyer comme autant de gifles au visage.

– Je veux te présenter ma mère. Elle est corse et vit dans l'Yonne avec un homme qui s'appelle Marius. Sa vie a été

difficile, tu sais, et je la respecte beaucoup pour ça, m'avait dit Pierre avec cette manière qu'il avait de relever fièrement le menton.

La table était mise, quelque chose mijotait de l'autre côté, on s'empressait un peu, on sermonnait le chat, on cherchait pour mettre les fleurs le vase qui allait, en disant poliment :

– Ah ! c'est vous, c'est gentil d'être venue.

Après les histoires de pluie et de beau temps, on parlait du fils, du grand acteur si beau dont tout le monde avait été fou. « Vous savez ! » Mais qui « lui non plus n'avait pas eu de chance au fond ». Lui, le grand acteur, souriait et laissait dire sa mère, drapée dans sa fierté, dans sa manière si simple de voir les choses. Je ne fus pas surprise : on parlait en dehors, juste sur le côté des choses, on disait ce qu'il était convenu. Une autre fois, on me montrerait des photos, et tous ces articles dans les journaux si pieusement conservés. C'était promis, mais il fallait retrouver les cartons et ce n'était pas facile.

– Je suis âgée, vous savez, et puis je suis malade, il me faut du courage, mais quand je serai moins fatiguée, je chercherai. Pierre m'a dit qu'il fallait que je vous montre tout ça.

Elle le ferait. Ainsi je verrais bien, s'il en était besoin, que ce fils avec qui j'étais venue avait eu le monde à ses pieds. Quelle mouche l'avait un jour piqué pour qu'il envoie promener tout ça ? C'est vrai, il y avait eu cette histoire de prison, à Rome au début des années soixante-dix, une affaire de drogue dont il avait été injustement accusé, mais quand même... Et puis ce n'était pas sa faute, il avait payé pour d'autres, « pour faire l'exemple, parce qu'il était très célèbre là-bas », disait-elle.

– Vous savez ce que c'était la politique en Italie à cette époque. Ah ! si vous l'aviez vu, tout le monde le demandait, les plus grands cinéastes... Cocteau était venu me voir aussi, rue Saint-Placide.

Pierre ne faisait jamais rien que de très bien évidemment, les autres étaient jaloux de sa beauté, de son succès, et lui peut-être un peu faible, elle le reconnaissait. Quoi qu'il arrivât, c'était toujours la faute des autres, de ceux qui avaient pourtant été gentils avant de l'oublier, lui, la victime. Elle était comme ça, Rose. Alors perçait la rancœur, les regrets, très vite remis en place. Devant l'étrangère il fallait faire bonne figure. Il y avait Maurice aussi.

– Vous le connaissez, Maurice ?

L'autre fils, tellement gentil lui aussi.

– Il soigne les gens maintenant. Ils m'en ont fait voir tous les deux, vous savez !

Marius, le compagnon, jouait les toiles de fond, Pierre occupait l'espace. Tout allait bien si le vin n'avait pas fait le voyage. Car il y avait aussi ce problème avec l'alcool.

– Tu sais pourtant que tu ne dois pas boire, que ça te fait du mal !

Mais qu'en avait-il à faire lui du mal maintenant ? Il était fait depuis si longtemps le mal ! Elle savait bien qu'un de ces jours il y aurait ici son enterrement, elle ne voyait pas qu'il était venu lui dire au revoir ! Elle le savait pourtant qu'au fond de lui-même il avait mal, alors pour quelle raison gardait-elle le silence ? Pour quelle raison refusait-elle de lui dire de quel homme il était le fils ? Pour quelle raison avait-elle toujours refusé de lui parler de sa vie à elle durant la guerre ? Pour quelle

raison lui mentait-elle et pour quelle raison s'appelait-il comme elle, Clémenti, quand son frère, lui, avait un nom ? Il finirait bien par savoir, elle le cracherait le morceau maintenant qu'elle était vieille, maintenant qu'il était malade ! Il voulait que son amie, venue là avec lui, sache, elle, le pourquoi de sa souffrance. Il voulait qu'elle sache à quel point il était en manque de ce père. Combien de fois dans sa jeunesse avait-il inconsciemment distribué le rôle, lui le jeune éphèbe touché par la grâce ? Peu de gens savaient ces choses-là. Mais elle, elle écrivait un livre et devait tout savoir. Il fallait en parler, dire aussi que parfois il avait mal d'imaginer en vain l'autre partie de lui-même. Il fallait dire tant de choses sur Pierre ! Pietro, disaient certains. Pietro c'était la gaieté, le soleil et les brassées de fleurs, c'était la mer dans laquelle se perd le regard, et les cahiers sur lesquels danse la plume. C'était les nuits que l'on prolonge jusqu'à plus d'heure, ivres de poésie, de vin et de musique. C'était les bougies que l'on n'éteint jamais, c'était la lumière et la vie. Pietro, c'était le jeune homme facétieux qui imitait à s'y méprendre Gérard Philippe dont il était fou. C'était Rimbaud ou Antonin Artaud. C'était le révolté, le danseur sur son fil, l'oiseau sur la branche, le voyageur sans bagages et l'art sans concession. Alors, si la maladie lentement faisait son travail de sape, elle le faisait avec élégance. Bonne fille, elle lui laissait encore ce charme et ce sourire à faire se damner tous les saints, cette manière unique d'habiller d'une voix de velours les mots des écrivains et des poètes sur les ondes de France Culture, elle l'avait même pour finir autorisé à tourner un dernier film avec Kate Winslet en 1998.

Au fil des visites, la mère raconta deux ou trois choses d'elle, mais jamais ne sortit les cartons aux trésors. Il y avait eu l'an

Jeanne HOFFSTETTER

PIERRE CLÉMENTI

Jeanne Hoffstetter
est journaliste.

Pierre Clémenti est
son premier roman.

On se souvient de Pierre Clémenti, acteur fétiche des années 60, jeune séducteur sadique dans *Belle de jour*, apprenti libertin chez Deville, ou encore incandescent héros pasolinien. Pierre Clémenti l'excentrique, le poète, l'homme blessé aussi par une histoire de prison venue, en plein cœur des turbulentes années 70, jeter une ombre sur sa fulgurante carrière. Après qu'il nous a brutalement quitté, Jeanne Hoffstetter, son amie et sa confidente, se souvient, elle aussi. Pour tenter de saisir cet homme caméléon, pour faire affleurer une dernière fois sa beauté sulfureuse, elle tisse un monde entre fiction et souvenirs. Des trottoirs de Saint-Germain-des-Prés à la Factory d'Andy Warhol, des milieux littéraires aux hôpitaux psychiatriques, on y croise Jean Genet et Roger Blin, Maurice Béjart et Philippe Garrel, Dominique Isserman et Jean-Pierre Kalfon, et tous ceux qui firent les belles heures d'une époque trop séduisante pour n'avoir pas été dangereuse.

DENOËL
www.denoel.fr

B 25728.8  08.06
ISBN 2.207.25728.2
22 €

Écrit de la publication

